

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 92 (1989)

Artikel: Le développement de la Chaux-de-Fonds (1850-1914) : essor urbain, monoindustrie et mentalités

Autor: Barrelet, Jean-Marc

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le développement de La Chaux-de-Fonds (1850-1914) Essor urbain, monoindustrie et mentalités

par Jean-Marc Barrelet

INTRODUCTION

C'est une gageure que de prétendre exposer en quelques pages un problème aussi complexe que celui du développement d'une ville industrielle au XIX^e siècle, aussi me pardonnera-t-on les généralités toujours discutables et les raccourcis réductions, mais inévitables.

1850-1914: le choix de la période peut paraître arbitraire étant entendu que le développement économique de la ville s'amorce déjà sous la Restauration et se poursuit bien au-delà de la première guerre mondiale. Mais c'est aussi une période clé, tant pour l'histoire de l'horlogerie (marquée par le lent passage des ateliers à domicile au travail en fabrique) que pour l'histoire politique: 1850 correspond à la mise en place du pouvoir radical et des institutions issues de la révolution neuchâtelaise de 1848, alors que la première guerre voit l'arrivée des socialistes au pouvoir dans la commune.

Pendant toute cette période, la ville reçoit l'empreinte de trois caractéristiques principales (hormis l'urbanisme très particulier dont il ne sera pas question ici): La Chaux-de-Fonds est une ville suisse, c'est une manufacture, c'est enfin une cité radicale. Ce sont ces trois aspects sur lesquels j'insisterai ici.

LA CHAUX-DE-FONDS VILLE SUISSE

L'affirmation paraît aller de soi; elle mérite toutefois d'être étayée. La Chaux-de-Fonds est en effet une ville suisse parce que son essor est assimilable, comparable à celui d'autres villes de même importance. C'est surtout une ville suisse parce que son développement est assuré par une forte immigration helvétique et que les radicaux chaux-de-fonniers veulent ancrer leur ville à la Suisse nouvelle, au pays démocratique et uni depuis 1848, tout en la sortant de son ancien «communalisme» qu'ils jugent trop étroit.

Entre 1850 et 1914, la ville voit sa population tripler, passant grosso modo de 13 000 à 39 000 habitants. Tout prodigieux qu'il est, ce développement n'est pas exemplaire en Suisse où, en dehors des trois grandes agglomérations comme

Zurich, Bâle et Genève, qui ont plus de 100 000 habitants en 1900, la population urbaine se concentre dans des villes de moyenne importance. La Chaux-de-Fonds n'échappe pas à cette règle et son essor ressemble à celui de villes qui dépendent d'une activité économique bien typée: Saint-Gall et le textile, Lucerne et le tourisme, Winterthur et la mécanique, par exemple.

Si l'on ne se réfère plus aux chiffres absolus, mais au taux de croissance annuel moyen, La Chaux-de-Fonds a certes connu des années florissantes, notamment entre 1850 et 1860 et entre 1888 et 1900, où l'on observe des taux de plus de 25‰ et 24‰, qui placent cette ville bien au-dessus de la moyenne helvétique et dans le peloton de tête des villes à forte expansion¹. Mais, si l'on considère l'ensemble de la période 1850-1900, on constate que la métropole des Montagnes neuchâteloises, avec un accroissement annuel moyen de 19‰, se situe en dessous de la moyenne nationale (21,3‰), en neuvième position, précédée immédiatement par des villes comme Saint-Gall, Lucerne, Lausanne et Neuchâtel, voire largement distancée par Bienne qui, avec un taux exceptionnel de 36,4‰, occupe la tête du classement devant Zurich et Winterthur. Ces chiffres sont révélateurs, même si l'on doit s'en méfier, car ils ne recouvrent pas toujours la même réalité.

En 1910, La Chaux-de-Fonds occupe toujours le neuvième rang en chiffres absolus, avec près de 38 000 habitants, mais son taux de croissance s'est littéralement affaibli pour n'atteindre plus que 4,9‰, la moyenne nationale oscillant autour de 22‰. C'est dire si l'essor de cette ville est étroitement dépendant de la conjoncture de l'horlogerie, mais aussi, du moins jusqu'au début du siècle, étroitement solidaire de celui des villes suisses de cette importance.

Cette augmentation de la population est due à une forte démographie naturelle dans les premières décennies de la période étudiée, atteignant un taux de natalité de 38‰ entre 1861 et 1865, pour diminuer progressivement et n'atteindre plus que 16‰ en 1910. Certes, ce recul de la natalité est général dans les pays industrialisés, mais il atteint rarement une telle amplitude et seul le recul parallèle de la mortalité assure l'équilibre de la balance démographique.

La société vieillissante du début du siècle a donc remplacé une population plus jeune et plus vigoureuse des années 1860, lorsque 80% de la population avait moins de 40 ans. Cette dynamique démographique s'explique aussi par un vaste mouvement migratoire des campagnes vers la ville, qui atteint aussi La Chaux-de-Fonds. Dès 1860, en effet, les communiers et les ressortissants du canton cessent d'être majoritaires dans la ville; ils ont été remplacés par des Suisses d'autres cantons, dont 80% de Bernois.

Si l'on en croit les recensements, ces Suisses se disent protestants et de langue allemande, dans leur grande majorité. Selon les mêmes sources, 30% de la population déclare parler allemand en 1880. Cette nouvelle composante de la vie urbaine

¹ *Recensement fédéral de 1910*, Statistique de la Suisse, 195, p. 539.

a des incidences sociales et culturelles importantes. Elle entraîne parfois des frictions entre les conservateurs, défenseurs d'une commune plus repliée sur elle-même et les radicaux favorables à une plus grande ouverture sur la Suisse. Ainsi, le très radical *National suisse* publie régulièrement des suppléments en allemand et prend la défense de ces Suisses « victimes de préventions encore très vives (et que) la presse conservatrice traite comme des intrus » (1873).

Il faut aussi souligner que la population étrangère demeure d'une rare stabilité, oscillant entre 12 et 15 % sur l'ensemble de la période et qu'elle est constituée de petites communautés nationales venues surtout de France, d'Allemagne et d'Italie. Les chiffres des recensements ne font pas apparaître l'extrême mobilité de cette population qui ne gagne en stabilité que vers la fin du XIX^e siècle. Les périodes de hautes et de basses conjonctures provoquaient en effet de vastes brassages, des départs ou des arrivées massives. On a peine à imaginer aujourd'hui une ville qui ressemblait plus à une cité du Far West qu'à l'image conventionnelle d'une bourgade helvétique « propre et en ordre ».

La vie de la cité est rythmée par les aléas de l'industrie horlogère qui connaissait déjà d'importantes fluctuations, attirant ou repoussant des masses de main-d'œuvre, parfois considérables. Ainsi le ralentissement des affaires, au début de ce siècle, explique-t-il le déficit migratoire que connaît La Chaux-de-Fonds, entre 1900 et 1910.

UNE MANUFACTURE

La Chaux-de-Fonds est effectivement une seule manufacture horlogère, pour reprendre l'expression de Karl Marx. Encore convient-il d'en dessiner les contours et de préciser à quel type de manufacture nous avons affaire. Car, la question qui reste posée n'est pas tant celle du développement de cette industrie en général, mais bien celle de sa localisation et de sa concentration dans cette ville des Montagnes neuchâtelaises.

Le problème de l'horlogerie ne se pose pas dans les mêmes termes à La Chaux-de-Fonds que dans ses centres historiques comme Genève, Le Locle ou d'autres localités jurassiennes. Ce qui caractérise l'industrie chaux-de-fonnière, c'est avant tout son extrême diversité, sa capacité de répondre avec souplesse et rapidité à la forte demande du marché créé par les sociétés industrielles. Le phénomène est bien connu des historiens de l'horlogerie, qui ont montré comment les bouleversements de la vie économique au XIX^e siècle ont entraîné une consommation de garde-temps inconnue jusque-là. La montre, autrefois objet de luxe et de reconnaissance sociale, devint rapidement objet de première nécessité dans un monde où le travail en fabrique, les chemins de fer, voire les guerres, exigent précision et ponctualité. Rendue indispensable, la mesure du temps pénètre dans tous les foyers, dans tous les lieux publics, dans toutes les poches.

Cette évidence rappelée, on comprend que ni le système corporatiste, ni l'artisanat traditionnel jurassien, ne pouvaient satisfaire cette demande grandissante. Seules les fabriques d'ébauches, comme celles de Japy à Beaucourt ou de Robert à Fontainemelon, étaient en mesure de fournir en grandes quantités les pièces élémentaires de la montre, mais il fallait encore développer le système de production de tous les autres composants de la montre, en le rendant quantitativement plus performant. C'est précisément à La Chaux-de-Fonds que ce système, dit «en parties brisées», fut exploité avec la plus grande amplitude, usé jusqu'à la corde, jusqu'à l'apparition tardive des fabriques.

On peut avancer comme hypothèse que le milieu horloger de La Chaux-de-Fonds était plus ouvert; qu'il n'était pas dominé par quelques fabricants exclusifs ou par une mentalité corporatiste réfractaire à toute aventure et à toute innovation, dans le mode de production. On note bien, surtout dans les périodes de crise, des réactions «malthusiennes» visant à limiter la production et à contrôler les apprentissages. La fondation de la fabrique Roskopf (la montre du prolétaire), dans les années 1860, suscite bien quelques protestations, car on pensait que ces montres bon marché, de qualité médiocre, nuiraient au bon renom de la fabrique chaux-de-fonnière. Mais ces doutes étaient oubliés, dès que les affaires reprenaient.

L'organisation de la production en parties brisées put se déployer en toute liberté, en faisant éclater le petit noyau urbain, sous la pression de forces productives dispersées dans les moindres recoins de la ville. La question du logement était lancinante, non seulement pour l'habitat, mais surtout pour l'installation du travail à domicile. L'établissement disposait ainsi d'une nuée de travailleurs, répartis dans les appartements et les petits ateliers, attachés à la production quasi illimitée de pièces et de rouages divers. La fragmentation était telle que l'on comptait plus de 50 métiers directement liés à la production horlogère et chacun pouvait s'improviser horloger.

Si cette horlogerie occupait plus de 50% de la population active, se manifestant dans la ville entière, jusque dans son architecture, formant un seul vaste atelier, elle induisait aussi une multitude d'activités annexes. La force de cette ville ne résidait pas seulement dans le dynamisme d'une production, mais bien dans tout ce qu'elle entraînait dans son sillage: activités bancaires et commerciales, scolaires et scientifiques. Et ce n'est pas un hasard si la Chambre suisse élit domicile à La Chaux-de-Fonds en 1900, qui devenait ainsi la véritable capitale de l'horlogerie.

Cependant, ce tableau mérite d'être modéré. Comme je l'ai montré par ailleurs², des résistances à l'introduction du travail en fabrique contribuèrent cer-

²Cf. «Les résistances à l'innovation dans l'industrie horlogère des Montagnes neuchâtelaises à la fin du XIX^e siècle», in *Revue suisse d'histoire*, volume 37, 1987, p. 394-411.

tainement à freiner le développement urbain à la fin du XIX^e siècle, en favorisant le déplacement de centres de production au pied de la chaîne jurassienne, notamment à Bienne et à Granges.

UNE CITÉ RADICALE

Il me faut conclure en passant plus rapidement sur la troisième composante de l'histoire de la ville qui est, elle, étroitement liée à la formation d'un patriotisme local. Car la question de la croissance économique ne peut être traitée en faisant abstraction de l'ensemble socio-culturel, parce que le développement, conséquence de l'exploitation de ressources économiques est aussi le résultat d'une structure de pouvoir, d'un vaste système d'interactions qui permettent la communication, la formation et la diffusion de ce qu'il convient d'appeler la culture. Cet ensemble constitue une identité, c'est-à-dire une image que le groupe donne de lui-même et se donne à lui-même, image qui relève souvent du mythe.

Cette référence à l'identité joue pleinement son rôle pendant les périodes de crise, qui ponctuent toute l'histoire de la ville. A La Chaux-de-Fonds, le discours radical, (je devrais dire radical-socialiste), celui des autorités, de la fraction dominante, fait appel à des valeurs nouvelles de progrès et d'avenir meilleur, tout en intégrant un passé très mythique du montagnon travailleur acharné, en lutte incessante contre un climat hostile. Car l'objectif premier de ce discours n'est pas tant de contempler le passé que de continuer à édifier la ville «à l'américaine».

Les autorités offrent à chaque occasion une image de ce que devrait être la cité, cherchant à gommer les conflits sociaux, à épurer les mœurs et à aseptiser la vie urbaine. Il y a de l'utopie dans ce patriotisme local: utopie de la grande fraternité entre les classes, utopie de la salubrité, utopie morale d'une population enfin assagie. Car il s'agit de forger le sentiment d'appartenir à une même communauté d'intérêt et de participer activement au renouveau de la cité. On lance des collectes pour pouvoir démolir un immeuble, qui empêche la réalisation du plan d'alignement; une souscription pour l'asphaltage des rues, appelée «le sou du pavé», est organisé en 1889, pour permettre à la population de faire une fois de plus «acte de civisme, de solidarité et d'esprit démocratique», selon les termes du rapport de gestion du Conseil communal. Ces exemples ne sont peut-être pas uniques en Suisse, ils sont en tous cas symptomatiques d'une mentalité et d'un patriotisme encore à l'œuvre aujourd'hui.

Le message identitaire a pour fonction de réconcilier l'homme avec son environnement naturel, économique, social et culturel, de réconcilier les classes entre elles et de réaliser l'unité perdue de la communauté villageoise. Un bel exemple de

ce type de message nous est offert par le conseiller communal Auguste Monnier, dans le toast qu'il prononça le 1^{er} mars 1902, date anniversaire de la révolution neuchâteloise :

«De toutes les manifestations populaires, dont cette journée patriotique est l'occasion, il n'en est pas de plus touchante et significative que la place d'honneur donnée à la bannière communale, vers laquelle tous les regards se dirigent comme un vivant symbole de la cité progressiste, industrielle et hospitalière par excellence.

La Chaux-de-Fonds, dont le nom seul fait tressaillir d'émotion tous ses enfants, ce nom qui résume un passé d'honneur, de travail, de probité, ce nom qui est la personnification d'une industrie belle entre toutes, ce nom enfin qui découvre les lumineuses perspectives d'un avenir grandissant, nous l'aimons parce que La Chaux-de-Fonds n'est pas seulement la résultante des efforts des générations passées, mais aussi parce qu'il nous est donné à nous, la génération présente, de la vivifier, de la transformer, de la développer selon nos aspirations, pour la laisser à nos après venants toujours plus généreuse et toujours plus prospère...»

Ce discours fait appel, au-delà de la rhétorique d'usage, à toute une symbolique identitaire, rappelant l'esprit des pionniers, évoquant le génie du lieu pour mieux galvaniser les énergies.

CONCLUSION

Ce trop bref aperçu de l'histoire de La Chaux-de-Fonds dans la seconde moitié du XIX^e siècle montre que l'histoire urbaine est totalisante, car elle oblige le chercheur à recourir aux méthodes tant quantitatives que qualitatives de l'historiographie. A quelle aune mesurer le développement de la ville et comment en trouver la clé? Quelle est la part réelle de la culture, par rapport à l'économie ou à la démographie? Ce sont là des questions essentielles pour la compréhension de l'histoire de nos villes.

La Chaux-de-Fonds est une ville qui ressemble à toutes les villes moyennes de Suisse; elle a connu un développement démographique semblable et fondé sa prospérité sur une monoindustrie. Mais, en même temps, c'est une ville profondément différente par l'image qu'elle a voulu donner d'elle-même.

Jean-Marc Barrelet